

HÔTEL EXCELSIOR

Champs-Élysées

Cette idée de robinets plaqués or ! Posés par de pauvres diables ! Évidemment qu'il s'en volerait, encore dans leur emballage, par les fontainiers intérimaires eux-mêmes ; ou arrachés aux baignoires dès que ceux-ci tournaient les talons. Je moquais le mauvais goût de mes compagnons. Je déplorais surtout qu'ils le partagent avec la future clientèle de ce grand hôtel des Champs-Élysées, nouveaux riches, oligarques, stars du show-business... toute cette jet-set hors sol et d'autant avide de racines et de culture comme si ces articles s'achetaient sur catalogue. Le commanditaire, un consortium hôtelier suisse, flatte cette prétention : les chambres sont à thème, Belle Époque, Grand Siècle, Empire, Restauration ; ou prétendent à la littérature, Balzac, Proust, Colette (qui n'est pas encore la célèbre boutique de luxe), Chateaubriand – *surtout connu pour le beefsteak qui porte son nom* mais la clientèle n'a sans doute pas lu le *Dictionnaire des idées reçues*

de Flaubert... Tout ce qu'on veut, pourvu qu'elles soient équipées de robinets tocards et d'un minibar.

Du bâtiment haussmannien entièrement évidé n'ont été conservées que les façades, en outre, plusieurs niveaux de sous-sol ont été creusés pour accueillir bureaux, vestiaires, buanderie, cuisines, frigos, celliers, caves à vin, blancs, rouges, champagnes et eaux minérales, chacun la sienne... De quoi soutenir un siège ; ou une traversée. J'ai l'impression d'embarquer en embauchant. *E la nave va!*

L'édifice hors d'eau, le bouquet planté, tous les métiers du second œuvre se bousculent sur le chantier – qui est en retard, bien sûr : les pénalités courent déjà. Les appels d'offres retors ont été ficelés par des *lawyers* aux mains blanches : tirer prix et délais, faire endosser risques et aléas par l'exécutant, voilà toute leur science. Artisans et entrepreneurs, malhabiles à la chicane, à la paperasse, confiants dans la parole donnée, la force de leurs bras, l'orgueil du métier, ont paraphé les fumeux contrats. Bref, pour boucler dans les temps, nous sommes priés de travailler samedis et jours fériés. La semaine excède cinquante heures : la troupe suit – nos patrons n'en font-ils pas soixante et plus ? Discipline prolétarienne. Tous dans la même barque. Le travail est payé à la tâche : il n'est pas question de prime de rendement ni de productivité mais d'*assiduité* – on appréciera la précaution de langage.

Nous sommes une quinzaine de menuisiers, presque tous portugais, souvent exilés pour échapper à la conscription de trois ans au Mozambique ou en Angola (le petit Portugal conserva longtemps ses colonies). C'est le cas de Dos Reis, *des rois*, devenu entre-temps un vrai Parigot. Il n'envisage plus le retour au pays ; la révolution, les Œillels, arrivés trop tard ; fanés même : il se trouve déjà de ses compatriotes pour regretter Salazar. Nous faisons équipe, nous n'avons pas trente ans, célibataires, deux Pieds nickelés lâchés dans le vaste foutoir du chantier.

La brigade compte un chef menuisier, sorti du rang après vingt ans de boîte, un bâton de maréchal pour finir en beauté : M. Maillet, soixante balais bien sonnés, a l'œil à tout, pointe les trois canettes de bière dans une caisse à outils, émet des réserves sur la qualité du travail qui s'ensuivra. En aparté, il déplore devoir aider aux fins de mois de ses grands fils qui n'ont pas choisi le Bâtiment.

Nous avons aussi un commis en va-et-vient continuel avec les ateliers de Saint-Ouen, et un homme à tout faire qui veille à ce que chacun soit pourvu en tasseaux, plinthes, cimaises, balaie le vestiaire, allume vers 11 heures le bain-marie sous les gamelles... Michel prétend avoir cinquante ans, en accuse quinze de plus, s'appelle en réalité Mohamed, est algérien, donc français d'une certaine

manière, d'où la francisation de son patronyme – ne pas y voir déni ou vexation.

Au demeurant, beaucoup sont affublés d'un sobriquet qui change au gré des chantiers. Pour moi, d'abord charpentier, c'est Joseph ; du moins ici, à l'Excelsior.

Michel, donc, est le vieux de l'équipe, estimé en tant que tel ; lent, silencieux, impassible, inusable. Pour la pause de midi et la fin de la journée, Michel apporte un seau d'eau au vestiaire. Il convient d'en puiser une poignée pour se laver les mains à l'écart. Celui qui plongerait ses pattes dans le seau ferait preuve de son peu de jugeote ou d'une bien mauvaise éducation : la pénurie enseigne le tact.

Je regrettais tantôt le goût partagé des soutiers et des nouveaux riches pour le plaqué or et la vulgarité répandus ici à pleines mains par le consortium. Mais il est tout de même un objet qui excite ma convoitise : de sophistiqués variateurs de lumière parfaits pour l'éclairage d'ambiance. Cet appareil a toujours existé, mais l'encombrant rhéostat, en devenant électronique, s'intègre désormais dans les interrupteurs muraux : la fée électricité dotée d'une baguette neuve ! Nous sommes nombreux à succomber à sa magie : les électros s'arrachent les cheveux ! Et les plombiers, les décorateurs, les tapissiers, les accessoiristes... Le luxe tapageur des lieux, sa prévisible clientèle, les délais draconiens,

les journées à rallonge, le chantier surpeuplé et anonyme, les pénalités... Tout invite à la « reprise individuelle », mot que j'ignorais, l'expérience précédant la connaissance. Au point que la réception des travaux intervient désormais au fur et à mesure de leur avancement, métier par métier, pièce par pièce, chacune aussitôt verrouillée, ouverte ensuite à la demande pour le besoin d'autres besognes. Le chantier n'en finit plus.

L'inauguration de l'hôtel retardée et son personnel déjà embauché, le consortium imagina – pour que ses gens ne fussent pas payés à ne rien faire – de les affecter à la surveillance des travaux. Des garçons d'ascenseur parcouraient les couloirs, attentifs au moindre de nos gestes, un groom épluchait le contenu des sacs de déchets que nous portions à la benne stationnée dans la rue. À la descente des étages, des caméristes contrôlaient nos caisses à outils ; il n'aurait plus manqué qu'elles palpasse nos poches, nous nous serions crus autorisés à prolonger leur geste. Heureusement il n'en était rien : nous étions les uns et les autres stupéfaits du tour pris par la situation. Cette suspicion, même si justifiée, excitait encore à la contradiction et au pillage – devenu sportif qui plus est.

Les chambres étaient dotées d'un minibar et de son réfrigérateur (Electrolux ! De l'artillerie suédoise), dont le format convenait on ne peut

mieux à nos piaules de bonne. Nécessité, défi, rage de faire pièce au consortium... L'idée nous vint d'en pirater un. Or, comme je l'ai dit, chaque suite était cadenassée dès réception. Mais la visite d'un commanditaire – il en défilait continuellement, et de tous grades – nécessita la brève ouverture de l'une d'elles ; pas si brève que mon compère et moi-même ne nous emparions du bébé. Lequel, soigneusement matelassé de chutes de moquette et emmailloté d'un sac à gravats, fut précipité dans la benne directement depuis une fenêtre du premier étage.

La journée s'écoule, ponctuée de fréquents coups d'œil au magot, nous congratulant silencieusement de notre astuce. 18 heures enfin, nous rejoignons le vestiaire des menuisiers au troisième sous-sol : le seau d'eau est prêt, nous nous débarbouillons, tombons nos bleus. C'est la queue dans le grand hall, cinq ou six loufiats, pas moins, sont préposés au contrôle renforcé des musettes (nombre de nos collègues usent d'un cartable ou d'un attaché-case pour porter leur gamelle et leur demi-baguette). Vient notre tour : Dos Reis et moi y mettons la meilleure grâce ; je présente même mes mains grandes ouvertes, des fois que je pusse y dissimuler un luminaire ou un porte-savon !

Il fait déjà nuit quand nous contournons le bâtiment, escaladons la palissade qui ceinture la benne (pour que les riverains ne nous la remplissent

pas de vieux matelas et de chaises cassées), nous y prenons pied... Le bébé a disparu ! Nous retournons les sacs de déchets, écartons les gravats, les chutes de placo, les tines de colle et de peinture, pataugeons dans les débris jusqu'aux genoux, bientôt poussiéreux jusqu'aux cheveux... Rien ! Ce ne pouvait être le fait du consortium qui aurait tenté de nous prendre en flagrant délit – la main dans le sac si j'ose dire. Non ! Il y avait d'autres filochards dans notre Babel.

C'est en vain, le lendemain, que nous chercherons sur le visage de nos collègues une trace du forfait.

AUJOURD'HUI, RIEN

Rue de Castiglione

Autre hôtel de luxe, près de la place Vendôme, mêmes délais draconiens pour rénover la baraque de fond en comble pendant la brève morte-saison touristique. Mêmes contrats léonins. Même bousculade car là aussi tous les corps de métier interviennent simultanément. Les staffeurs installent des faux plafonds pour contenir éclairage et réseaux. Leurs échafaudages occupent dégagements et couloirs et transforment le moindre déplacement en gymkhana. L'installation électrique est démontée, nous ne disposons que de branchements forains, il n'y en a pas assez pour tout le monde. De toute façon le séchage des plâtres nécessite de puissants chauffages qui absorbent toute la puissance disponible et font régulièrement sauter les fusibles. Les déchets des uns et des autres s'accumulent et il devient difficile de les distinguer. Du coup, ils ne sont plus ramassés, personne ne voulant prendre ce temps ni être le dindon de la farce. Au point que

le sol est à peine visible. Des tuyaux d'air comprimé, d'eau, des rallonges électriques courent dans ce fatras.

Difficile de mieux réunir les conditions d'un accident.

Lors d'une mission d'intérim, j'avais manqué laisser une main dans la dégauchisseuse, machine que je ne connaissais pas car le charpentier travaille avec des pièces brutes de forêt ou de scierie.

– Menuiserie, charpente, toujours le bois ! m'avait dit la donzelle très maquillée de l'agence.

Je n'avais pas pris la peine de la démentir et m'étais retrouvé au pied du mur dans une menuiserie industrielle, entouré de machines lourdes d'hostilité.

Hors un sursaut de méfiance et d'humeur, comme une mauvaise blague jouée par la bécane à l'usurpateur, l'algarade me laissa curieusement insensible et je n'en aurais pas tiré plus de leçons si deux collègues, témoins de l'incident, ne m'avaient vertement et longuement engueulé, tout juste s'ils ne me saisirent pas au col. C'est ainsi que m'était venue la peur – rétrospective et salutaire.

Qu'ils soient ici remerciés. Grâce à leur véhémence, j'ai mieux mesuré mon impéritie. Et au-delà, j'ai dû entendre que j'étais comptable de moi-même, vis-à-vis d'eux, de la boîte, de mes semblables : je ne m'appartenais pas autant que je le croyais – je me devais !

J'ai encore mon compte de doigts aujourd'hui.

Mais revenons rue de Castiglione. Pour clouer la cimaise, je suis obligé de déplacer un gros tuyau de fonte abandonné sur place, maçons et plombiers se renvoyant la paternité du rebut qui nous emmerde depuis longtemps et maintes fois transbahuté d'un bord à l'autre. Son diamètre et son poids sont tels qu'il est impossible de l'empoigner : je l'étreins à pleins bras, le soulevant et le reposant lourdement à chaque pas ; attentif à mes orteils car son extrémité est brisée et tranchante.

Je suis rendu à mi-parcours quand une puissante déflagration assortie d'un jaillissement d'étincelles éclate à mes pieds, suivis de l'obscurité dans tout l'étage ; je laisse choir la fonte. La lumière enfin rétablie, je constate ce que je sais trop bien : j'ai entaillé un gros câble électrique. L'épais coutil de mon bleu et plusieurs couches de lainages m'ont évité l'électrocution.

Joao, qui bosse à quelques pas, saisit d'un coup d'œil la situation :

– *Tu as eu de la chance !* me dit-il laconiquement, son visage ne trahissant pas la moindre émotion (Joao a fait l'Angola).

J'avais eu de la chance. Encore une fois il avait fallu, pour que je la mesure, cette exégèse brève et blasée. Sans cela, peut-être eussé-je fait mien ce commentaire de Louis XVI dans son journal certain soir de 14 juillet : « Aujourd'hui, rien ».